Document généré le 12 oct. 2024 03:24

Études littéraires africaines

BETI, Mongo, *Trop de soleil tue l'amour*, Paris Julliard, 1999, 239 p.

Bernard Mouralis

Numéro 7, 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042107ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042107ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Mouralis, B. (1999). Compte rendu de [BETI, Mongo, *Trop de soleil tue l'amour*, Paris Julliard, 1999, 239 p.] *Études littéraires africaines*, (7), 48–50. https://doi.org/10.7202/1042107ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAMEROUN

■ BETI, MONGO, *TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR*, PARIS JULLIARD, 1999, 239 P.

Le dernier roman de Mongo Beti est centré sur le personnage de Zam, journaliste non conformiste, dans la capitale d'un Etat de l'Afrique centrale. Amateur de jazz et d'alcool, il partage avec Elisabeth une existence plutôt orageuse, faites de ruptures et de réconciliations. Mais ce qui menace le couple n'est pas d'ordre sentimental. Zam dérange par les articles qu'il écrit pour dénoncer les scandales du régime et on cherche à l'atteindre, directement et à travers son amie. D'où toute une série de péripéties, d'arnaques en tout genre et de personnages douteux - blancs et noirs - qui constituent l'intrigue du récit, jusqu'au dénouement, inattendu comme il se doit. Cette intrigue douteuse rappelle la manière de Chester Himes, un auteur cher à Mongo Beti et d'ailleurs nommé dans le roman (p. 10).

Au-delà, le récit est l'occasion de dévoiler, à travers un narrateur qui se désigne par "nous" de façon récurrente, le quotidien d'une capitale africaine francophone à la fin des années 90. Plusieurs indices précisent que l'on n'est plus à l'époque des dictateurs tout puissants appuyés sur un Etat à leur dévotion - FMI oblige - ; on est entré dans l'ère de la "dictature sournoise" (p. 73). Celle-ci se caractérise par une prolifération de multiples petits pouvoirs sans cesse en quête de nouvelles victimes. L'insécurité se développe un peu partout et la corruption règne chez les fonctionnaires, notamment dans la police. Cet aspect a, certes, été maintes fois décrit, mais l'originalité de Mongo Beti est de nous faire pénétrer dans les mentalités. Sur ce plan, on retiendra le récit truculent que PTC - "Poids total en charge" - le directeur de *Aujourd'hui la démocratie,* ainsi nommé à cause de son embonpoint, fait de ses entrevues avec le gouverneur et le délégué à la Sécurité (p. 62-65). Ou encore l'exposé que le chef fait à Norbert, son subordonné, pour lui expliquer que quand on n'a pas fait d'études, il faut accepter d'être envoyé en stage si l'on veut progresser dans la hiérarchie de la police : "Tu vas aller passer six mois à Dakar, sans rien faire. Tu reviens, tu es inspecteur." (p. 132). On notera aussi ce principe qui revient comme un leitmotiv : "Un policier chez nous n'est pas censé faire des enquêtes." (p. 115).

Cette dégradation de la vie sociale induit chez les principaux protagonistes une "incroyable monotonie existentielle" (p. 12) dont le narrateur se fait largement l'écho. Tout peut arriver mais il ne se passe jamais rien. Les "dissidents" (p. 194) sont toujours prêts à se rallier au pouvoir dès lors que celui-ci les flatte et leur assure des avantages matériels et le multipartisme se révèle une technique particulièrement efficace, qui présente de plus l'avantage de n'entraîner guère d'effusion de sang : "Alternance, démocratie, transparence, multipartisme, des couillonnades, oui, comme dirait mon ami le Président Omar Bongo, expert en ces matières." (p. 201).

L'Afrique paraît se vider de sa substance vitale. Le narrateur insiste sur

l'idée d'une "malédiction" - le terme revient à maintes reprises - qui frappe le continent. En proie à un sentiment profond de marginalisation, ses habitants, comme la petite Nathalie (p. 207), ont les yeux fixés vers la France et l'Occident ; mais "y a-t-il une vie après le charter ?" (p. 98). D'où cette impression de vivre dans un monde "absurde" (p. 123), "étouffé par des milliards d'édredons disposés partout." (p. 12).

Dans son principe, cette malédiction semble prendre sa source dans des choix et des refus historiques qui auraient pu être autres : "Tout combat collectif d'envergure nous est interdit. Illustration plausible de ce triste diagnostic, notre guerre de libération à nous fut un fiasco tragique, émaillé justement de trahisons retentissantes. [...] Notre vraie colère, s'il en advient une, n'est pas dirigée contre l'oppresseur étranger, la multinationale qui ronge notre peuple, le dictateur [...], la caste vénale et corrompue de nos dirigeants [...], mais toujours contre l'ethnie rivale, comme au Moyen Age, des autres continents." (p. 99).

Mais en fait le narrateur - nous en avons déjà une illustration dans ce bref extrait - ne cesse d'hésiter entre histoire et tragédie et nous retrouvons dans *Trop de soleil tue l'amour* cette contradiction profonde qui traverse l'œuvre de Mongo Beti et lui donne toute sa force, notamment dans la *Trilogie,* écartelée entre *Perpétue,* d'un côté, et *Remember Ruben* et *La ruine presque cocasse d'un polichinelle,* de l'autre. Or, ici, à mesure que nous progressons dans la lecture, la chronique ou le drame s'effacent devant la tragédie. Le dénouement est à cet égard significatif. Une fois réglés les problèmes subalternes que doit résoudre tout romancier à ce stade de son travail, puis qu'il faut bien d'une manière ou d'une autre terminer, au moins provisoirement, le récit - l'éditeur et le public l'exigent -, nous découvrons que Zam n'est en définitive qu'un avatar d'Essola, le héros-enquêteur de *Perpétue* : c'est en lui-même, non dans les autres, que réside la source de ses malheurs, dans cette faute première, soudain révélée et qu'il n'a jamais su ou voulu réparer : l'abandon d'une femme, morte il y a bien longtemps, et d'un fils né lorsqu'il exerçait en 1963 le métier de délateur.

Le tragique, en somme, c'est prendre conscience que la culpabilité sera toujours plus forte que la mort : "C'est comme la mort dans notre mythologie traditionnelle. Ce n'est pas parce qu'on a rendu l'âme qu'on est vraiment mort." (p. 238). Mais ce tragique dont nous voyons alors qu'il baignait tout le roman, l'auteur se refuse à l'exprimer avec de grands mots. L'écriture use constamment de formules propres à la langue orale la plus courante mais elle est en même temps saturée de références culturelles, littéraires et musicales. Sur ce dernier point toute une étude serait à faire sur l'oralisation de cette écriture à travers le jazz, omniprésent dans le roman. Cette option pour le débraillé rend du coup particulièrement piquantes les considérations sur la langue française, notamment dans un passage désopilant où Zam se met en colère contre les innombrables fautes de français qui enlèvent toute crédibilité à *Aujourd'hui la démocratie* (p. 141-

142). Elle permet aussi de mettre en valeur les nombreux pastiches que nous trouvons dans le roman. Parmi ceux-ci, on pourra en particulier retenir les discours tenus lors d'une réunion électorale et qui opposent partisans de la fraude et adversaires résolus, en principe. (p. 190-198).

Trop de soleil tue l'amour n'a évidemment rien d'un roman sentimental. Interrogation sur une Afrique d'aujourd'hui dont Mongo Beti tente de cerner les caractéristiques les plus actuelles, c'est aussi une œuvre qui, tout en jouant avec une grande maîtrise sur les multiples niveaux de langue et la bourse des valeurs culturelles, vient enrichir le grand mythe bétien de la Révolution et de la Culpabilité.

■ Bernard MOURALIS

CONGO-BRAZZAVILLE

■ CHIAPPANO, NINO (DIR.), *TCHICAYA NOTRE AMI. L'HOMME, L'ŒUVRE, L'HÉRITAGE*, ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION DES ANCIENS FONCTIONNAIRES DE L'UNESCO, AVEC LE CONCOURS DE L'AGENCE DE LA FRANCOPHONIE ET DE L'UNESCO (DIFFUSÉ PAR PRÉSENCE AFRICAINE EDITIONS), PARIS, 1998, 192 P.

Un très beau recueil en quatre étapes ("l'homme Tchicaya", "les parcours de la création", "par-delà la francophonie", "Tchicaya et le Congo") agrémentées de deux pauses ("offrande" de poèmes et cahier de photographies pour "le visage et la main") que précèdent une préface de Mambou Aimée Gnali, la cousine, et une présentation de l'ancien voisin de bureau à l'Unesco et ami du grand poète congolais, de l'auteur désormais reconnu du *Bal de Ndinga*, de celui qui n'a eu que "deux maigres petits bouts de colonnes" dans *Le Monde* au lendemain de sa mort en 1988, comme le déplore Pierre-Jean Rémy, de celui qui est, selon l'expression de Sony Labou Tansi, pour tous les Congolais de tous les coins du monde, "le père de nos rêves".

Les fils et filles rassemblés sont une trentaine - impossible de tous les citer. Des spécialistes et fins connaisseurs aux amis proches, mais les uns et les autres se confondent : les amis nous livrent des secrets de spécialistes et les spécialistes donnent leur amitié fidèle. Car cet hommage est certainement une des meilleures introductions, par le savoir et par l'amour qui s'y mêlent, à l'univers de Tchicaya : des textes, des fragments de correspondance et surtout un long entretien accordé en 1988 à Bisikisi Tandundu, permettent de rentrer de plain-pied dans les manières U Tamsiennes, dans les façons de dire de celui qui, plutôt que de "faire de la littérature", se consacrait à évacuer le "mauvais sang". Mais on sait qu'il a ainsi transformé la littérature : son premier recueil en 1955 commençait l'évacuation avec ce titre - et Arlette Chemain dit, entre autres, l'importance des titres dans la vie et l'œuvre d'U Tam'si. Et ce nom, son nom qui signe la vie et l'œuvre ? Il faut suivre "les portraits croisés" de Tchicaya et de Sony (Tam'si et Tansi) proposés par Nicolas Martin-Granel pour aper-